

—Comment s'appelaient-elles ?
—Je l'ignore... Monsieur sait bien que, pour nous autres, les pensionnaires n'ont que des numéros... Monsieur n'a pas autre chose à me demander ?

—Pas autre chose... Merci...

Et Fabrice s'engagea dans le parc en se disant tout bas :

—Rittner avait compris ma lettre... Il m'a tenu parole... Edmée et sa mère n'existent plus... Je suis seul héritier !... Un domestique, averti par la sonnerie du timbre, attendait sur le seuil du pavillon.

—Monsieur désire parler à M. le directeur ? demanda-t-il

—Oui.

—Je vais le prévenir... Monsieur veut-il entrer ?

Et il introduisit le visiteur dans le salon du rez-de-chaussée.

Au bout de deux minutes Georges parut.

Les deux hommes se saluèrent et restèrent stupéfaits en face l'un de l'autre.

—Le questionneur de la rue Taitbout ! se dit Fabrice. Soyons sur nos gardes et jouons serré !

—Le voyageur qui venait demander René Jancelyu ! pensa Georges.

Il ajouta tout haut :

—Vous avez désiré me voir, monsieur ?

—Oui, monsieur, répliqua le neveu de M. Delarivière, et je vais vous expliquer les motifs de ce désir, mais permettez-moi d'abord de vous demander si je suis le jouet d'une ressemblance stupéfiante, ou si c'est bien vous que j'ai eu le plaisir de rencontrer hier, rue Taitbout, dans une maison où je venais m'acquitter d'un message...

—C'est parfaitement moi, monsieur, et je vous reconnais à merveille...

—Le hasard est vraiment bizarre ! fit Fabrice en souriant. Je ne me doutais guère que je vous verrais aujourd'hui chez vous, car vous êtes, n'est-ce pas, le docteur Vernier, directeur de cette maison ?

Georges s'inclina de façon affirmative.

Fabrice poursuivit :

—Ce n'est pas vous, monsieur, que je venais visiter, c'est votre prédécesseur... Ainsi que je vous le disais hier sans vous connaître, j'arrive de voyage et j'ignorais que le docteur Rittner eût cédé son établissement.

—Je le remplace depuis douze jours.

—Ma surprise et, disons-le, mon désappointement ont été grands en apprenant tout à l'heure, de la bouche du concierge, que je ne le trouverais plus ici...

—Venez-vous voir le docteur Rittner comme ami, ou comme directeur d'une maison de santé spéciale ?

—Comme directeur et pas autrement.

—Me sera-t-il possible de faire ce que vous attendiez de lui ?

—Cela vous sera possible, sans aucun doute...

—Veuillez vous expliquer.

—Mon oncle et moi nous avons confié à votre prédécesseur, il y a quelques semaines, deux personnes bien chères.

Georges tressaillit, frappé par ces paroles et se rappelant tout à coup le visage de Fabrice entrevu pendant quelques secondes à Melun, à l'hôtel du *Grand-Corf*, la veille de l'exécution.

—Votre oncle et vous... répéta-t-il, deux personnes chères... Etes-vous le neveu de M. Delarivière, et vous nommez-vous Fabrice Leclère ?

—Je suis en effet, Fabrice Leclère.

La figure de Georges s'illumina.

Il prit et serra la main du jeune homme en s'écriant :

—Ah ! monsieur, moi le bienvenu cent fois et cent fois encore ! Béni soit votre retour !... Mais pourquoi êtes-vous seul ? M. Delarivière n'est pas souffrant, j'espère ?...

Fabrice renouvela l'hypocrite comédie que nous l'avons vu jouer avec Pascal de Landilly et mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche. Il répondit d'une voix brisée, en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

—Hélas ! monsieur, je suis porteur d'une désolante nouvelle. Mon oncle est mort !...

II

HYPOCRISIE

—Mort ! s'écria Georges stupéfait et chancelant. M. Delarivière est mort ?

—Pendant la traversée, oui, monsieur... répondit Fabrice. Il a succombé en quarante huit heures aux atteintes d'une pneumonie aiguë, malgré tous les soins qui lui ont été prodigués, non seulement par moi mais par le médecin du bord et par le capitaine Kerjal, un de ses vieux amis.

—Mon Dieu ! pensa le jeune docteur... Quelle douleur effroyable pour la pauvre Edmée, et comme ses pressentiments sombres se réalisent ! Faible comme elle l'est, pourra-t-elle survivre à un coup si rude ?

Il ajouta tout haut :

—C'est en effet, monsieur, une nouvelle d'autant plus terrible qu'elle est plus imprévue. Je vous demande avec instance de ne la point annoncer brusquement à votre cousine. Elle en mourrait ! Laissez-moi le temps de la préparer ; je vous en supplie...

Ce fut au tour de Fabrice de tressaillir.

Edmée vivait !...

Franz Rittner avait donc oublié les engagements pris, ou refusé de tenir la parole donnée ?

La déception fut cruelle. Le jeune homme eut pourtant la force de la dissimuler et répondit :

—Soyez tranquille, monsieur, je n'agirai que d'après vos conseils... Maintenant, je vous en prie, donnez-moi des nouvelles, et permettez-moi d'espérer qu'elles seront meilleures que les miennes... Comment se portent madame Delarivière et sa fille ?...

—L'état de votre tante s'est amélioré d'une façon presque insensible, mais cependant très positive, répliqua Georges. J'ai le sérieux espoir d'obtenir, dans un laps de temps plus ou moins rapproché, une guérison complète.

—Que Dieu soit loué ! s'écria Fabrice. Mais, hélas ! mon pauvre oncle ne sera pas là pour jouir d'un bonheur qui lui semblait si grand qu'il osait à peine espérer...

—Quant à votre cousine, poursuivit le docteur Vernier, elle va mieux... beaucoup mieux...

—Elle a donc été malade ?... demanda vivement le neveu du banquier.

—Très malade... en grand péril... Mais grâce au ciel j'ai pu l'arracher à la mort, et la convalescence est en bonne voie...

Il ne me reste à combattre qu'une extrême faiblesse dont je finirai pas triompher.

—C'est à vous que je dois le salut de ma cousine... dit Fabrice d'une voix émue en prenant les mains de Georges. C'est à vous que je devrai la guérison de ma tante. Croyez à ma reconnaissance profonde !... Puis-je voir ces deux pauvres femmes ?...

—Dans cinq minutes je vous conduirai près d'elles... Mais j'ai d'abord quelque chose à vous apprendre...

—Quelque chose à m'apprendre ? répéta Fabrice surpris.

—Oui, monsieur, et mes paroles vous causeront certainement une joie vive...

—D'où me viendrait cette joie au milieu du chagrin qui m'opresse ?

—De la présence ici d'une personne qui, je le sais, vous est bien chère...

La surprise du jeune homme devint de la stupeur.

—De quelle personne voulez-vous parler ? s'écria-t-il.

—De mademoiselle Paula Baltus.

En attendant prononcer ce nom, le neveu du banquier eut quelque peine tout d'abord à en croire ses oreilles.

—Mademoiselle Baltus dans cette maison ! dit-il d'une voix mal affirmée. Mais comment cela se fait-il ! Pour quel motif y est-elle venue ?...

—Pour se rapprocher de mademoiselle Edmée qu'elle aime,